

## CORPS ET JOURNAL INTIME : GUERIN, AMIEL, CONSTANT

« Un écrit dans lequel quelqu'un manifeste un souci quotidien de son âme, considère que le salut ou l'amélioration de son âme se fait au jour le jour, est soumis à la succession, à la répétition des jours, source de permanence et de variation. »

Cette définition du journal intime que propose Pierre Pachet<sup>1</sup> est assurément très restrictive, et l'on ne sera guère étonné de voir Pachet écarter toute une série de journaux pour se concentrer sur quelques-uns d'entre eux seulement, presque tous de l'époque romantique. Mais elle m'intéresse ici dans la mesure où elle met essentiellement l'accent sur l'*âme* : en quelque sorte, le sujet, l'objet et la finalité du journal intime seraient une âme. Une âme s'exprime, en s'intéressant à elle-même et en visant à sa propre « amélioration ». Dans la conception dualiste qui oppose âme et corps, c'est la première qui devrait retenir toute l'attention, au point qu'on pourrait se demander s'il n'y a pas contradiction entre les deux termes que j'ai pris pour titre, *corps* et *journal intime*, si ce n'est pas un non-sens que de se proposer une telle perspective : il n'y a de journal intime que d'une âme, pourrait-on supposer, et si le corps devait y apparaître, ce ne serait que de manière très marginale.

### *Vapeurs*

La lecture du *Cahier vert* de Maurice de Guérin confirmerait cette hypothèse. « Mon âme fut mon premier horizon », écrit-il le 30 avril 1835<sup>2</sup>. « Voilà bien longtemps que j'y contemple. Je regarde monter du fond de mon être des vapeurs qui s'en élèvent, comme d'une vallée profonde, et qui ne contractent de formes qu'au souffle du hasard ; fantômes indescritibles qui font leur ascension lentement et sans interruption. » L'âme est ici un paysage choisi, métaphoriquement, mais ce qui s'en exhale n'est que brumes, qui dessinent des formes mais impalpables, indescritibles et fantomatiques, à l'opposé de tout ce qui *ferait corps*, acquerrait une consistance et pourrait s'y condenser. De fait, dans ces notations intimes datées au jour le jour, je ne rencontre que très peu de mentions du corps, et s'il s'en trouve, la manière dont elles traitent cet aspect n'en est que plus significative.

Ainsi, lorsque Maurice de Guérin évoque son séjour dans la famille d'une amie, Marie de la Morvonnais, il relève d'abord une *animation* toute intérieure : « mon âme s'épanchait en elle-même en élans intimes, en effusions de larmes et de paroles intérieures », et constate :

Je ne mangeais plus qu'à contre-cœur, bien que l'appétit me pressât ; car je suivais des pensées qui m'enivraient d'une telle douceur, et le bonheur de mon âme communiquait à mon corps je ne sais quelle aise si sensible, qu'il répugnait à un acte qui le dégradait d'une si noble volupté (p. 129).

L'âme tire le corps à elle, elle l'élève à son niveau, au point qu'il en vient à refuser une opération physiologique comme l'ingestion et la digestion, jugée trop vile. Si, ici, corps et âme semblent être en harmonie, l'« aise » de l'une étant partagée par l'autre auquel elle s'est communiquée, ce n'est qu'au prix de la négation de ce

<sup>1</sup> Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Hatier, 1990, p. 13.

<sup>2</sup> Maurice de Guérin, *Le Cahier vert*, in *Poésie*, Gallimard, coll. Poésie, 1982, p. 172.

qui fait la spécificité même du corps : en accédant à la dignité de l'âme, le corps se nie lui-même dans sa réalité physiologique.

En fait, il semble bien que pour Guérin, l'âme ne connaisse la plénitude de la vie que dans une sorte de mort du corps, métaphorique ou réelle. Le *Cahier vert* a été commencé après que le poète s'est retiré à la campagne, il s'ouvre sur la mention de cette retraite. Or c'est à la campagne que l'âme peut déployer toute son activité ; l'intimité du journal ne trouve à s'épanouir qu'au sein de cette nature qui est à l'image de l'âme et vibre à l'unisson avec elle. Mais il faut alors que le corps s'efface. « J'ai chômé dans l'inaction la plus complète », lors de « mon dernier séjour à la campagne », écrit Guérin le 20 août 1834. Mais cette inaction n'est telle que pour un regard extérieur ; d'un point de vue intérieur, il en va tout autrement. Car

Ce repos, cette *accalmie* n'avait pas éteint le jeu de mes facultés ni arrêté la circulation mystérieuse de la pensée dans les parties les plus vives de mon âme. J'étais comme un homme lié par le sommeil magnétique : ses yeux sont clos, ses membres détendus, tous les sens sont fermés, mais sous ce voile qui couvre presque tous les phénomènes de la vie physique, son âme est bien plus vive qu'à l'état de veille et d'activité naturelle : elle perce d'épaisses ténèbres au delà desquelles elle voit à nu certains mystères ou jouit des visions les plus douces ; elle s'entretient avec des apparitions, elle se fait ouvrir les portes d'un monde merveilleux (p. 151).

La léthargie physique, la mise en sommeil du corps est donc la condition essentielle de l'éveil de l'âme, du « mouvement progressif, harmonique, lentement cadencé [de ses] plus intimes facultés », lesquelles peuvent ainsi percevoir les « beautés les plus secrètes de la nature ».

Au début de son journal, Guérin allait plus loin : il exprimait le regret de n'être pas mort dans son enfance :

Le 4 août [1832]. – Aujourd'hui j'achève ma vingt-deuxième année. J'ai vu souvent, à Paris, des enfants s'en aller en terre dans de tout petits cercueils, et traverser ainsi la grande foule. Oh ! que n'ai-je traversé le monde comme eux, enseveli dans l'innocence de mon cercueil et dans l'oubli d'une vie d'un jour ! Ces petits anges ne savent rien de la terre ; ils naissent dans le ciel. Mon père m'a dit que, dans mon enfance, il a vu souvent mon âme sur mes lèvres, prête à s'envoler. Dieu et l'amour paternel la retinrent dans l'épreuve de la vie. Reconnaissance et amour à tous deux ! Mais je ne puis m'empêcher de regretter le ciel où je serais, et que je ne puis atteindre que par la ligne oblique de la carrière humaine.

Naître dans le ciel... Cette curieuse expression indique bien le lieu idéal où se place celui qui parle à la première personne dans ce journal. Le corps est du côté de la terre, du bas en général ; le lieu naturel de l'âme est le ciel, bien plus que la nature elle-même qui n'en est que la préfiguration, pâle image du divin.

Mais si l'homme est divisé entre une âme qui aspire à rejoindre ce ciel d'où elle vient et un corps que sa pesanteur retient ici-bas, l'âme à son tour peut se scinder en « deux parts », dans l'existence qui nous est impartie sur terre. Faisant le bilan de ce qu'il a vécu, Guérin déplore la faiblesse de son âme, en se réjouissant toutefois de ces deux registres où elle se situait : « Tandis qu'une moitié de moi-même rampait à terre, l'autre, inaccessible à toute souillure, haute et sereine, amassait goutte à goutte cette poésie qui jaillira, si Dieu me laisse le temps » (p. 77). A l'opposition entre le haut et le bas, s'ajoute celle du large et du restreint. Comme on l'a vu, la disparition

du corps est la condition même de la vie de l'âme. Il faut donc prendre le parti de la mort physique ; opter pour le retrait à la campagne, pour l'ombre, le caché, l'enfoui (p. 76) ; se « barricader », se « murer » en soi-même, « par le respect que je dois à mon âme » (p. 108) ; imiter ces animalcules qui « nagent à l'aise dans une goutte d'eau » : « la circonférence de mon domaine intellectuel est à peu près égale, je crois, à celle de la goutte, et j'y suis seul [...]. Oh oui, mon petit monde, ma gouttelette imperceptible, tu es à moi seul et désormais à toi seule je serai » (*ibid.*). Ce petit monde, c'est celui du moi sur la terre, qui a choisi le repos ; c'est la sphère la plus réduite, par opposition à la sphère large, à la « sphère idéale » de la poésie. Pour connaître la paix, à cet endroit de son journal, Guérin déclare avoir « fait abjuration solennelle de poésie, de contemplation, de toute [sa] vie idéale ». Mais il semble bien que ce choix du restreint, du limité, du microscopique même, de la goutte d'eau, ne soit que le moyen de rejoindre dans un second temps la sphère de l'idéal. On ne peut concilier le corps et l'âme, la vie sur terre et le monde de la poésie. Il faut donc accepter dans l'ici-bas de se réduire pour espérer grandir dans l'au-delà ; il faut travailler à la disparition du corps pour que l'âme puisse évoluer dans les larges espaces de la poésie.

Je serais alors tenté de voir dans le *Cahier vert* le lieu où peut s'accomplir ce travail. Si son style est poétique, ce journal n'est pas pour autant poème ; je le considérerais plutôt comme l'espace même de la réduction : c'est là que Maurice de Guérin s'essaie à se réduire, en *resserrant* ses pensées en un cahier, pour qu'à travers lui son âme puisse prendre enfin son envol. Le cahier serait un peu l'équivalent de ces petits cercueils qui permettraient aux enfants de naître au ciel ; il serait le lieu de la mise à distance, du *sacrifice* du corps assurant la libération de l'âme : c'est par lui, après lui, que la poésie pourra retrouver droit à l'expression. En parlant de *sacrifice*, je pense à ce passage où Guérin évoque le mouvement d'ascension de la vie au sein de la nature, montant « de règne en règne toujours s'épurant et s'ennoblissant » jusqu'à ce qu'elle atteigne enfin « le cœur de l'homme » :

Là elle est mise en contact avec la Divinité ; là, comme sur l'autel où l'on brûle l'encens, elle s'évapore, par un sacrifice ineffable, dans le sein de Dieu. Il me semble qu'il y aurait des choses profondes et merveilleuses à dire sur le sacrifice de la nature dans le cœur de l'homme et l'immolation eucharistique dans ce même cœur.

Plus que de cercueil, peut-être faudrait-il parler d'autel à propos du journal qui participerait à l'entreprise d'épuration par la destruction sacrificielle du terrestre, du charnel.

Mais si le journal contribue à l'élimination du corps de son auteur, on pourrait avoir l'impression que lui-même prend corps. C'est le cas chez Amiel et chez Constant, de manière nullement métaphorique : la malle toute remplie de manuscrits pesants en est l'illustration la plus parlante. Il n'en va pas de même chez Guérin : le journal n'est tenu que durant trois années, et de manière sporadique ; il est interrompu (du moins sous la forme que nous lui connaissons) trois ans avant la mort de Guérin, âgé de seulement vingt-huit ans. Il prend donc peu de place, pèse peu, et fut d'ailleurs confié par Guérin lui-même à un ami qui s'en allait au-delà des mers, en Amérique, comme pour être bien sûr qu'il n'occupe aucun espace, concrètement, dans l'univers du poète.

On pourrait toutefois relever qu'une page célèbre le décrit comme un ami, presque physiquement :

Ô mon cahier, tu n'es pas pour moi un amas de papier, quelque chose d'insensible, d'inanimé ; non, tu es vivant, tu as une âme, une intelligence, de l'amour [...] Tu es pour moi ce que je n'ai pas trouvé parmi les hommes, cet être tendre et dévoué qui s'attache à une âme faible et malade, qui l'enveloppe de son affection, qui seul comprend son langage, devine son cœur, compatit à ses tristesses, s'enivre de ses joies, la fait reposer sur son sein ou s'incline par moments sur elle pour se reposer à son tour ; car c'est donner une grande consolation à celui que l'on aime que de s'appuyer sur lui pour prendre du sommeil ou du repos. (p. 137).

Oui, physiquement, le journal est un *être* sur lequel on peut trouver appui, comme un corps où le corps du diariste peut entrer en sommeil. Mais cette métaphore se combine avec une autre, celle de l'âme : la suite du passage insiste au contraire sur la rencontre de deux âmes ; le journal devrait être une âme aimante et forte pour l'âme de Guérin, faible et qui rêve d'être aimée.

S'il y a un corps dans le journal, il faut le chercher ailleurs, dans le papier lui-même, et le laisser en paix :

Le silence m'enveloppe, tout aspire au repos, excepté ma plume qui trouble peut-être le sommeil de quelque atome vivant, endormi dans les plis de mon cahier, car elle fait son petit bruit en écrivant ces vaines pensées. Et alors, qu'elle cesse : car ce que j'écris, ce que j'ai écrit et ce que j'écrirai ne vaudra jamais le sommeil d'un atome (p. 131).

Ne pas réveiller les corps, les aider à s'endormir, à s'effacer, à se faire oublier, tel est l'objet du journal de Guérin.

Mais est-ce bien d'un journal qu'il s'agit ? Un écrit intime, oui, dans la mesure où c'est bien l'âme qui l'habite tout entier, lui donne naissance et sens. Mais en apparaissant comme la négation de la vie physique, il nie aussi ce qui est le propre d'un journal : le passage du temps, la succession des jours qui constituent dans leur diversité et leur répétition l'existence d'une personne.

La vie de Maurice de Guérin, c'est aussi celle de son corps malade : on s'attendrait à trouver des mentions de l'évolution de son mal, ou de ses manifestations, du genre : *Aujourd'hui, à nouveau craché du sang*. Ce serait atrocement vulgaire pour Guérin ; le corps sous sa forme la plus vile. Si métaphoriquement cet écrit assure la négation du corps, ce n'est pas pour enregistrer littéralement sa destruction physique sous l'action du mal qui le mine (la tuberculose). Le *Cahier vert* est le journal de l'entretien d'une âme avec elle-même.

Mais la vie d'un homme, même sa vie purement intellectuelle, c'est aussi un rapport aux autres. Il est vrai qu'on ne s'attendra pas nécessairement à les voir physiquement décrits dans un journal, au contraire d'un roman qui se doit de présenter les personnages à son lecteur, de leur *donner corps*, à eux qui n'ont qu'un corps de papier. Si le diariste n'écrit que pour lui, pourquoi s'attarderait-il à la description du corps d'autrui ? Ce dernier peut apparaître, toutefois, pour être détaillé, commenté, jugé : si l'on veut prendre une épouse, comme Amiel ou Constant, cet aspect a son importance. Mais là encore, le traitement que Guérin applique au corps d'autrui est significatif. Je n'en ai relevé que deux mentions, toutes deux négatives.

A propos de celle qui aurait pu devenir l'épouse, tout d'abord :

Souvent, au moment où le brouillard commençait à se détacher de la terre et à devenir diaphane, et que moi, le front collé sur mes vitres, je regardais

faire le brouillard, une robe bleue [...] passait rapidement dans la brume et disparaissait dans ces ténèbres blanches [...] (pp. 112-113).

Nous retrouvons ici ces vapeurs, cette brume qui s'élevait au sein de l'âme du diariste ; mais surtout, cette robe bleue n'est pas même une métonymie qui figurerait le corps de la femme par ce qui est en contiguïté avec elle : la robe se substitue au corps, à la femme même, qu'elle rend aussi évanescence que les brumes. Louise de Bayne sera plus loin réduite à sa seule initiale : ici, elle se fond dans la brume des pensées, elle s'y évapore comme elles. Ce n'est pas un corps désirable, ce n'est pas un corps, ce n'est pas même une âme amie : c'est un souvenir vapoureux, en quelque sorte.

La seconde occurrence est tout aussi éloquente. Il s'agit cette fois d'une jeune morte, Marie de la Morvonnais. Son visage n'est plus qu'un souvenir, fantomatique et vapoureux lui aussi ; mais il revient, se redonne à voir :

Le doux visage dont les contours tremblaient légèrement dans ma mémoire, car le temps et l'absence étendent sur les traits les plus chers comme une vapeur qui les noie un peu et les confond ; le doux visage, s'est rétabli devant mes yeux (pp. 164-165).

Mais à ce moment l'*imagination* de Guérin se livre à un travail d'effacement qui redouble celui de la mort :

mon imagination a fait comme la mort, elle l'a couvert de pâleur, elle a frappé ses lèvres d'une teinte rose expirante et fermé ses yeux pour jamais. J'ai rompu l'idée de son existence terrestre, je l'ai effacée du monde extérieur. Tout est substitué ; tout un ensemble de vie actuelle s'est retiré de mon âme et j'ai vu venir à la place les images et les formes incorruptibles du monde inconnu qui nous avoisine.

Au bout du compte, cette opération de l'imagination conduit bien à affirmer la prééminence dans l'âme de ce divin auquel elle ressortit elle-même, contre « la vie actuelle », contre tout ce qui a une présence physique, et donc contre tous les corps en général.

Je pourrais en conclure que le journal intime, en tant que journal d'une âme, implique bel et bien, non pas seulement la mise à l'écart du corps, mais son anéantissement.

L'exemple du *Cahier vert* est toutefois extrême, et je l'ai dit, il conduit si loin dans l'intime qu'on peut se demander s'il est encore pertinent de parler de *journal* à son propos. Il faudrait donc regarder ailleurs, et on sait qu'il est presque impossible de parler de journal intime aujourd'hui sans se référer à Amiel. Au risque de se perdre dans l'immensité de cette œuvre. Pour éviter ce risque, je ne me hasarderai pas à grappiller dans ces pages pour y explorer toutes les facettes de la question qui m'occupe : je me concentrerai sur un aspect seulement, et quelques pages, pour prendre l'exact contre-pied de ce que je viens de développer chez Guérin. On sait l'importance du corps sexué dans le journal d'Amiel, du corps qui manifeste sa vigueur sexuelle contre la volonté de l'auteur, et c'est ce corps si actif qui me retiendra ici.

## Chaleurs

Le 22 août 1855, Amiel ouvre son journal pour y consigner toute une série de termes relatifs à la sexualité :

Impureté, lascivité, lubricité, impudicité – libertinage, désordre, corruption, dissolution, goûts bas, crapuleux, dépravation, onanisme, sodomie, tribadisme, dérèglement, débordement, déportement, débauche – luxure, fornication, adultère, inceste, commerce illicite, charnel, criminel, coupable – érotomanie, nymphomanie, priapisme, satyriasis, aphrodisiasme.

La pratique des listes de synonymes est tout à fait courante chez lui : dix jours plus tôt, c'était l'amour-propre qui se voyait décliné sous ses différentes formes, entre *vanité* et *orgueil*. A travers cette « synonymie », il s'agit de dégager ce qu'il y a de « commun » entre les termes : l'*idée commune*, le *principe commun*, le *but commun*, le *résultat commun* ; ce qui s'y oppose, les antonymes ; puis de classer (« par district »), de distinguer et de hiérarchiser (c'est-à-dire d'établir une gradation).

En l'occurrence, tous les termes liés à la sexualité seront repris et rangés en quatre catégories : les *fautes*, les *péchés*, les *crimes*, les *maux* « dus à Vénus », depuis ce qui n'est que *disposition* ou *inclination*, jusqu'aux *châtiments physiques*, aux « affreuses maladies » qui peuvent conduire à l'idiotisme et à la mort, « soit directement par l'épuisement de toute force nerveuse, soit indirectement par l'empoisonnement vénérien que l'on nomme *syphilis* ».

Le tableau est effrayant – mais en même temps d'une grande froideur ; ce n'est pas la description qui domine, mais l'analyse. Le sexe et ses avatars sont mis à distance du moi par l'esprit et le verbe, par ce travail intellectuel de distinction et hiérarchisation, et par l'accent porté sur les mots.

En apparence, le moi du diariste n'est pas en cause : Amiel reste en retrait, c'est son esprit qui dissèque tout ce qui peut concerner un corps sexué. Mais cette énumération a une fonction prophylactique : « Peut-être est-il salutaire de suivre parfois en esprit jusqu'au bout cette galerie des hontes humaines pour combattre les séductions fallacieuses de l'entrée ». Le parcours « en esprit » dissuade de l'effectuer concrètement, par la mise en jeu du corps. On pourrait dire ainsi que le journal intime, qui est verbalisation, traduction en mots de l'expérience réelle, aide à se prémunir contre les tentations du corps, les rejette sans pour autant les refouler (comme c'était peut-être le cas chez Guérin). Mais pour Amiel, visiblement, ce n'est qu'un pis-aller ; et bien plus, toute cette analyse verbale est révélatrice de ce qui le ronge. Distinguer ces termes, c'est aussi les *séparer* les uns des autres, et séparer le moi pensant du moi sensuel. Or, écrit-il, « dès que tu laisses *isoler* de toi le plaisir, dès que les sens *se séparent* de l'âme, dès que le moyen se détache de son but, la désorganisation commence, l'homme s'avilit, la divinité est méconnue, la souillure remplace la chasteté et l'impureté vient déshonorer l'amour. »

La solution idéale, c'est évidemment le mariage – le journal ne cesse d'y revenir : car le mariage « n'isole pas la volupté de la procréation, ni la procréation du devoir futur », il est de l'ordre de la fusion par excellence, à l'opposé de la division que connaît le célibataire Amiel – une division dont témoigne tout son être et que le journal reflète à sa manière, ne serait-ce que par ce regard porté sur le corps placé à distance, ou par cette voix d'un moi qui juge et souvent condamne l'autre moi devenu *toi*.

Or, non seulement Amiel est, et restera toujours, célibataire, mais au moment même où il écrit cette page, un contrat de mariage est en train d'être signé : Jeanne Bohn, qu'il aurait peut-être pu épouser, se marie avec un autre ; c'est une des nombreuses occasions manquées, une preuve parmi tant d'autres de son incapacité à se déterminer.

Une épouse potentielle s'en va (« elle deviendra maîtresse de forge en Alsace ») : et ce départ creuse encore un peu plus la séparation entre l'âme et le corps d'Amiel, ou du moins il fait voir à nouveau, cruellement, ce corps isolé, qui ne trouve pas à qui s'accoupler et qui ne cesse de manifester son désir.

Car ce grand déploiement de synonymes n'est pas né de rien : cette effusion verbale est la conséquence d'une excitation qui dure depuis plusieurs jours et qui a trouvé son épanchement grâce à deux apports extérieurs : la lecture et les bains.

Pas n'importe quelle lecture, et pas n'importe quels bains. La veille, le 21 août 1855, Amiel notait dans son journal : « Depuis plusieurs jours je repoussais la tentation de lectures érotiques. *Parny, Bertin, Piron, Imbert* et *La Fontaine* [l'auteur des contes, non des Fables] me passent par les mains pendant deux heures. J'en suis puni. »

La lecture des récits érotiques a un effet échauffant ; la conséquence est prévisible et immédiate. Amiel y a d'ailleurs prêté la main – car il connaît l'antidote, il y avait recouru le 8 août : « tentation voluptueuse ; une page de Saint Paul la traverse et la dissipe. » Tout est dans le choix de la lecture : le 30 août, ce sera Suétone, qui entraînera le lendemain Ovide, Juvénal et les « curiosités fatales », avec le résultat qu'on imagine – c'est prendre le parti de l'échauffant. Pour se refroidir, en revanche, rien de tel que Saint Paul, la recette est encore appliquée le 14 août : et cette fois le journal intervient activement dans la lutte contre les « tentations voluptueuses » ; Amiel ne se contente pas de lire, il recopie toute une série de citations de Paul et de Jacques. La main qui écrit est occupée à une tâche plus noble que celle de répondre aux tentations, et la pensée elle-même se contraint à rejoindre celle des apôtres. Ici encore, le journal lutte contre l'appel du corps ; l'écriture essaie de résister à ce que les lectures érotiques ont libéré dans le passage qui m'intéresse plus particulièrement.

Aux lectures érotiques, j'ai dit que s'ajoutaient encore les bains. Pas n'importe où, et je suis heureux de pouvoir mettre en garde mes concitoyens genevois : « les bains d'Arve poussent à la volupté ». Avant de faire la liste de tous ces synonymes de la débauche libidineuse, Amiel s'est baigné deux fois : le matin même et la veille au soir. La veille, « avant souper » : et il s'est libéré de l'excitation sexuelle par une jouissance solitaire qui amènera les réflexions du lendemain mais qu'il commente déjà :

Une perte rend la liberté à l'esprit et ramène au vrai pour toutes choses, mais le tour est joué, la faute commise, le tentateur satisfait ; la vitalité affaiblie donne des regrets et la conscience, non écoutée, envoie des remords. Ce que c'est que de nous et que de moi ! [...]

Si la libération est apportée par une perte de semence le mardi soir, c'est la rédaction du journal qui semble en tenir lieu le mercredi matin : « J'ai pris ce matin un bain d'Arve ; et les quatre pages précédentes sont tout le produit de mes quatre heures de matinée ! » Ce produit-là, je ne l'interprétera plus tout à fait comme une lutte contre le corps, contre la sexualité, mais plutôt comme son équivalent. Recopier des citations bibliques apaisait le désir ; mais explorer toute la « galerie des hontes humaines », « jusqu'au bout », pourrait être considéré comme une façon d'accomplir

au niveau de l'esprit ce qui l'a été la veille au niveau du corps. La perte séminale sur le drap est en quelque sorte redoublée par le jet d'encre sur la page. Amiel a d'ailleurs parfaitement conscience de ce qu'il y a d'onaniste, de masturbatoire dans l'écriture du journal intime, acte solitaire lui aussi, répétitif, stérile, insatisfaisant, signe de l'impuissance à faire œuvre et à s'ouvrir réellement à autrui. Le chiffre 4 qui apparaît dans ce passage (quatre pages, quatre heures, le quadruple serment à prononcer dans le mariage, et à l'inverse les quatre « déités » qui le déterminent à ne pas agir : « indécision, défiance, crainte, paresse ») est explicitement associé au jeu des quatre coins, c'est-à-dire, au figuré, à une poursuite vaine – « jouer aux quatre coins », c'est « se poursuivre sans se joindre » – et au propre, au fait de chercher à prendre une place, à trouver un coin où se mettre. Or dans la vie de tous les jours comme dans la sexualité, Amiel poursuit toujours des chimères, sans jamais joindre ni conjoindre ; et le journal intime redouble et illustre cette poursuite entre les quatre coins de la page où il se cherche lui-même et cherche à faire œuvre. Dans ce cas précis, je dirais donc que le corps et le journal vont de pair : ils présentent chacun une forme d'onanisme, de séparation, d'isolement stérile, dont la jouissance même est condamnée.

Associer l'écriture du journal à l'onanisme n'a rien d'original, et la sexualité en général participe bien évidemment de l'intime. On pourrait citer ici les journaux de Rétif de la Bretonne et de Sade (prisonnier à Charenton), ou ceux de Stendhal, qui livrent crûment certaines confessions érotiques ; c'est le cas de Tolstoï que je relèverai brièvement au passage. On sait qu'il tenait un journal ; que sa femme voulant absolument lire ce journal, il en est venu à tenir deux journaux en parallèle, l'un présentable à l'épouse et l'autre réellement intime, dérobé à la sphère conjugale. Mais ce qui me retient ici, c'est le fait que Tolstoï remet son journal à un très cher ami, Tchertkov ; et qu'aussitôt qu'elle l'apprend, sa femme les soupçonne l'un et l'autre d'entretenir une relation homosexuelle. Que ce soit à tort ou à raison, peu importe, c'est cette interprétation qui m'intéresse : comme si en remettant son journal à l'ami, Tolstoï lui livrait son propre corps ; et comme si l'intimité (le caché) ne pouvait être que louche, et donc associée au sexe sous sa forme la plus abhorrée, la plus menaçante pour l'épouse légitime.

### ***Humeurs***

La sexualité est elle aussi extrêmement présente dans le journal de Benjamin Constant, omniprésente quasiment, dans les journaux en abrégé, sous les signes ± et 1, qui reviennent pour indiquer une « jouissance physique »<sup>3</sup>. Ce n'est toutefois pas cet aspect-là qui va m'intéresser ici au premier chef, mais plutôt la question de la *santé* du corps.

« La privation de femmes influe fort en mal sur ma santé », écrit Constant le 8 juin 1804 (p. 95), alors qu'il se trouve au château de Coppet auprès de Germaine de Staël. Et le médecin genevois Pierre Butini le lui confirme. Il est vrai que plus tard, à Paris, après avoir noté une relation sexuelle, il commentera à l'inverse : « Je m'en donne aussi trop, et je m'en trouverai mal » (p. 211). Soulignons l'adverbe : il s'en donne *trop*, et c'est l'oscillation entre le trop et le trop peu qui ruine une constitution pourtant assez bonne. C'est aussi que l'existence de Constant est soumise à la loi de la compensation : « Hier, j'étais si bien de santé que j'en eus un petit sentiment de joie, et je réfléchis incontinent que ce sentiment de joie serait compensé. Cela n'a pas

<sup>3</sup> Voir Benjamin Constant, *Journaux intimes*, Gallimard, 1952, p. 246.

manqué ce matin. Comme le sentiment a été faible, j'espère, sans m'en dire sûr, de peur de fâcher Némésis, que la compensation sera légère. »

Il faudrait donc éviter les extrêmes, supprimer même tout sentiment, s'en tenir au fonctionnement normal du corps dans des conditions de paix et d'activité régulière, que la relation avec Mme de Staël rend quasiment impossibles. Il y a d'abord les scènes ; il y a ensuite, corollairement, le type de vie que lui impose Germaine. Le lieu, déjà : si les bains d'Arve échauffaient Amiel, Constant, à Coppet, souffre de la proximité du lac qui par sa réverbération nuit à sa vue : « un lac qui me rend aveugle » (p. 236). Trop de luminosité pendant le jour, et la nuit, des soirées qui se prolongent trop, des yeux mis à rude épreuve par la fatigue et la lueur des chandelles : une vie, en bref, « opposée [...] à la conservation même de mes facultés physiques, car ma vue s'affaiblit tous les jours » (p. 117). Et comme Germaine ne veut pas comprendre qu'il lui faut se coucher tôt, ce sont des scènes qui l'incitent encore davantage à rompre avec cette femme si difficile à supporter. D'où cette belle phrase, quasi proustienne : « Vous verrez que je me marierai pour me coucher de bonne heure » (p. 122). On peut en rire, mais huit ans plus tard, alors que Charlotte de Hardenberg est son épouse depuis quatre années, on trouve confirmation de cette intention :

Mauvaise nuit, parce que Charlotte n'a pas voulu se coucher. Entre autres choses, je me suis marié pour coucher beaucoup avec ma femme et me coucher de bonne heure. Je ne couche jamais avec elle, presque, et nous veillons jusqu'à 4 heures du matin.

Le principal problème de santé, pour Constant, c'est donc sa mauvaise vue. Or, nous avons affaire à un homme qui lit et qui écrit beaucoup, pour différents travaux destinés à autrui, mais aussi pour lui-même, dans le cas du journal intime. *A priori*, un journal, c'est un texte qu'on rédige le soir, lorsque la journée est terminée, et qui devrait ainsi prolonger encore la veille, abîmer davantage les yeux (comme le confirme la note suivante : « Mes yeux s'abîment d'écrire le soir », p. 303) ; un texte qui soustrait également du temps à la très possessive Mme de Staël. Il n'y a pourtant pas un mot – évidemment – sur cette action néfaste du journal ; il se peut qu'il ait été tenu, du moins en partie ou parfois, tôt le matin du lendemain : mais surtout, il me semble que ces yeux qui souffrent face au lac ou face à Germaine éclairée d'une chandelle utilisent au contraire la page comme un espace de repos. Le journal sert de contrepoids (de compensation) à un dehors difficilement supporté. Souffrir du lac Léman, c'est dire qu'on voudrait être à Paris ; souffrir des veilles avec Germaine, c'est protester qu'on voudrait d'une compagne sensuellement mieux assortie ; le journal offre alors un lieu de repli, qui extrait le moi du lieu physique où il se trouve contraint de demeurer, et met à distance le corps physique dont la présence lui est imposée. Le diariste se retrouve face à lui-même, il réduit son univers au seul espace de la page et de son corps ; une main qui va et des yeux qui suivent la plume sans doute, mais qui se font oublier le plus souvent. Le journal devient ainsi une sorte d'instrument d'hygiène de vie, qui, par son activité régulière, répare les désordres que cause à la santé l'irrégularité d'une existence insatisfaisante.

Ce faisant, il permet de faire le point, comme tout journal. Et c'est le cas dès le tout premier que nous connaissons, commencé en janvier 1803, et qui s'ouvre sur ce constat : « Je me sens dans une de ces crises du cœur et de l'imagination qui ont plus d'une fois bouleversé toute mon existence [...] » (p. 27). Le cœur n'est qu'à demi en cause : pas de coup de foudre pour une aimée – la longue délibération qui suit débouche sur une résolution suivie d'une question : « Il faut me marier. Mais

avec qui ? » Le cœur apparaît donc plutôt sous une forme négative : se marier, c'est surtout rompre avec Germaine de Staël.

Mais qu'en est-il de l'imagination ? Le terme est ambigu, sous la plume de Constant : deux ans plus tard, le 4 janvier 1805, Benjamin note une fois de plus à quel point il est tourmenté par le désir sexuel, par le « besoin de femmes ». « Le plus simple serait de m'en passer. Mais l'insomnie, mais cette imagination qui devient si bizarre lorsque la privation se prolonge. » La crise de l'imagination, dès lors, serait liée à ce besoin physique, et ce même incipit du premier journal le confirme un peu plus loin : « Mon cœur, mon imagination *et surtout mes sens* ont besoin d'amour » (p. 27 ; je souligne). Pour rompre avec Germaine, pour éviter les bizarreries de l'imagination dues à une certaine abstinence (très relative) et pour satisfaire les sens, il faut une maîtresse ou une épouse, c'est-à-dire un corps féminin à disposition, en permanence : « il me faut une femme que je tiens dans mes bras, qui marque chaque nuit par le plaisir, chaque jour par sa douceur » (p. 28) – c'est-à-dire qui soit physiquement très présente la nuit, et inexistante pendant la journée, « presque inaperçue », comme le dit Constant lui-même.

Dans ce premier journal, Constant opte donc pour le mariage, plutôt que pour la maîtresse. Il se trouve alors à Genève ; et dans le milieu qu'il fréquente, il distingue « quatre jeunes personnes à marier, toutes assez riches, trois fort jolies » (p. 30). Mais les « fort jolies » semblent peu susceptibles de lui être accordées par leur père ; reste la quatrième, Amélie, dont Benjamin doute qu'elle réponde à ce qu'il en attend, à savoir qu'elle « ait des sens, du goût pour [lui] et de la douceur de caractère », sans ridicules. La première chose qu'il relève à son propos indique bien où se situe l'essentiel pour lui : Amélie, « ce n'est pas précisément comme figure<sup>4</sup> ce qui convient à un grand amour de plaisir ». Elle a toutefois « de beaux yeux » (p. 29), mais Constant doit reconnaître qu'« elle n'est pas jolie » (p. 41) : dans ce premier journal, intitulé par Constant lui-même « Amélie et Germaine », il est clair que le cœur finit par l'emporter sur les sens ; il s'agit surtout de rompre avec Germaine de Staël par un mariage avec Amélie.

Le mariage ne se fait pas, toutefois. Et c'est en grande partie parce que l'union civile n'offre qu'un intérêt limité, pour Benjamin Constant, si elle ne laisse pas envisager également des satisfactions charnelles. Mme de Staël « n'a point de sens » (p. 45), mais elle a de l'esprit. Il est vrai que chez une femme, pour Constant toujours, l'esprit n'est supportable que pour autant qu'il y ait aussi des charmes physiques :

Ce qu'on appelle les femmes d'esprit, c'est du mouvement sans but. C'est tout à fait une création sociale et par conséquent artificielle. Tant qu'il y a un peu de figure, cela va. Un petit intérêt physique soutient et fait pardonner l'agitation inutile et sans résultat de tout leur être moral. Mais, à 40 ans, les femmes ne sont plus faites pour la société. Il leur reste le rôle d'amies, mais d'amies dans la retraite, recevant les confidences et donnant des conseils à l'homme dont elles sont le second ou le troisième intérêt dans la vie (p. 58).

Ou encore :

Triste sort que celui des femmes. Il est certain que pour leur bonheur une retraite presque orientale vaudrait mieux que l'état de demi-indépendance

---

<sup>4</sup> Le terme de *figure* renvoie ici, non au seul visage, mais à « la forme extérieure d'un corps, d'un être dans son ensemble » (selon la définition du Dictionnaire de l'Académie de 1835).

que nous leur laissons. Après 30 ans, que leur sert leur liberté, sinon à offrir ce dont personne ne veut ? (p. 66)

Germaine de Staël va au-delà de cette description cynique, mais il lui manque malgré tout ce dont un homme comme Benjamin voudrait chez une femme de moins de trente ans.

Amélie, elle, est dans sa trente-deuxième année quand commence le premier journal ; elle a de surcroît peu d'esprit, et un an plus tard, Constant est encore plus dur avec elle : « C'est bien dommage qu'elle soit vieille, noire et maigre. [...] C'est surtout sa figure qui me disconvient. Point de formes, des bras affreux. Il n'y a pas moyen » (pp. 140-141). Pas moyen de l'utiliser pour les plaisirs du corps, donc, comme Constant le précise un peu plus loin : « Quel dommage qu'elle n'ait point de gorge et soit maigre comme un hareng ! Mais la traiter en femme serait impossible au bout d'un mois, en jugeant par ce qu'elle montre, et Dieu sait ce qu'elle ne montre pas ! » (p. 142). *La traiter en femme*, ce n'est évidemment pas la considérer en tant qu'épouse, mais en tant qu'objet de désir, en tant que corps dont on puisse tirer une jouissance.

A cette même date (nous sommes ici en 1804) un autre parti pourrait éventuellement se présenter : Antoinette de Loys, cousine de Benjamin du côté maternel. Celle-ci a bien des qualités morales, mais « elle a des détails de figure qui me déplairaient horriblement à l'user, et mon ombrageuse imagination me mettrait bientôt dans la nécessité de chercher ailleurs ce qui m'est si nécessaire. Ce serait scandale sur scandale. » Encore a-t-elle sur Amélie l'avantage de l'âge : « Quoique Antoinette ne soit pas très jolie, elle n'a que 20 ans, et j'aurai pendant quelque temps du plaisir physique » (p. 138). Pendant quelque temps, mais après...

C'est finalement Charlotte de Hardenberg, on le sait, qui sera épousée secrètement en 1808. Mais dans l'intervalle (et même par la suite), Constant trouve les expédients dont il a besoin du côté de la prostitution, comme c'est le cas à Genève lorsqu'il loge à Coppet. Il semble toutefois que le choix n'y soit pas toujours à la hauteur de ses exigences, si l'on en juge d'après ce commentaire daté du 25 décembre 1804 et rédigé à Paris : « Je ne puis [me] passer [de femmes]. Je ne puis recommencer la vie que j'ai menée sous ce rapport à Weymar et à Genève. Il me faut ou une grande ville où je puisse trouver facilement de belles formes physiques ou une maîtresse » (p. 180). La solution idéale serait intermédiaire : trouver à Paris une « jolie couturière » (p. 181) et l'emmener aux Herbages, dans la maison de campagne que possède Benjamin Constant.

En février 1805, le besoin d'un corps féminin devient plus que pressant : « J'ai encore passé hier une mauvaise journée [...]. Ma folie habituelle, un besoin de femmes encore plus moral que physique, s'est emparé de moi avec une vivacité prodigieuse, et j'ai été poursuivi du désir de m'assurer toujours à côté de moi de belles formes qui me dispensassent de toutes les honteuses ressources qui ont fait mon malheur l'été dernier » (p. 207).

Les tentatives d'emmener une jeune personne échouent, mais à Paris même Constant trouve celle qu'il lui faut, ce qui nous vaut quelques embryons de description :

±. Figure angélique, les plus belles dents, les plus jolis cheveux, la bouche la plus fraîche, et une expression étonnante de douceur et de finesse ; avec cela des manières assez décentes, un langage passablement pur. Si j'avais rencontré pareille chose il y a trois mois, mes séjours à la campagne auraient été plus agréables et mes incertitudes finies. J'en profiterai pour le temps qui

me reste, sans oublier pourtant le lieu de la rencontre et le genre de vie avoué (p. 224).

Cette « belle »-là l'occupera trois semaines environ, mais l'on notera l'absence de prénom : c'est « ma petite fille », à savoir deux aspects seulement : un beau corps et un corps qui se vend, qu'on peut donc convoquer à loisir pour les besoins physiques qu'on éprouve soi-même. Pas de personne, et pourtant toute une histoire peut se lire entre les lignes:

[...] je l'ai trouvée dans un misérable appartement où gisait une femme malade. La distribution de cet appartement, ou plutôt de ce réduit, prouvait clairement que ce n'était pas un appartement de fille. Je lui ai trouvé la même figure charmante que hier. Avec tout cela, n'oublions pas qu'elle était, qu'elle est encore au premier venu (p. 225).

Aucune précision, peut-être aucune interrogation sur les rapports entre la jeune fille et la femme malade, sur les raisons qui poussent la première à se prostituer : Constant, ici, fait totalement l'impasse sur la réalité sociale. Le journal est centré sur le moi, et la « petite fille » n'y fait son apparition que pour témoigner de la réitération presque quotidienne de la pulsion charnelle et de son assouvissement. C'est une « chose » qui n'est prise que pour sa réalité physique.

Mais peut-être est-ce aussi le journal, en tant que genre, qui empêche la jeune fille d'y passer au rang de personnage, de se voir accorder une histoire et par là même une profondeur psychologique : il est *intime* en ce qu'il est fondamentalement *égocentré*, ne retenant que ce qui a trait à soi, que ce qui fait sens pour soi. Dès lors, le rapport au corps d'autrui tel qu'il se présente dans les *Journaux* ne serait pas nécessairement révélateur de la manière dont Constant l'envisage dans sa vie : il refléterait plutôt une certaine conception du genre ; le corps dans *mon* journal, ce sera *mon* corps, ou un autre corps en tant qu'il réagit sur moi ou en tant qu'objet soumis à mes actes, à mon regard, ou du moins à ma parole. Dans ce contexte, la jeune prostituée ne peut qu'être réduite à l'usage qu'on en fait. Une phrase comme celle-ci, dès lors : « Je me suis senti bizarrement et ridiculement occupé de la petite fille que j'ai vue hier<sup>5</sup> » (p. 124), peut recouvrir toute une série de sentiments voire d'actions à l'égard de la jeune femme, que le journal s'abstient de développer parce que l'accent porterait sur elle plus que sur « moi ».

Je relève donc un trait qui me semble consubstantiel au journal de Constant : la tendance à la réduction ; ici, d'abord, la réduction de certaines femmes à leur corps sexué, et la réduction de leur présence dans le journal à la mention de ce qui les rend intéressantes pour Constant – à leur valeur d'*usage*, en un sens. Mais la réduction se retrouve encore à d'autres niveaux : comme on l'a vu, celui du diariste, seul à sa petite table, dont tout l'objet se limite à lui-même et à l'espace-temps réduit dans lequel se déroule son activité ; mais également celui de la forme que prend le journal à un moment donné.

Le deuxième journal, celui qui suit le relativement bref « Amélie et Germaine », commence assez sobrement par un simple relevé des activités, à partir de janvier 1804 ; il s'achève presque brutalement le 8 mai 1805, après la mort de Mme Talma. Toute la fin de ce journal est d'ailleurs occupée par la maladie et la lente agonie de cette vieille amie, qui vient de perdre son fils du même mal dont elle souffre, la phtisie pulmonaire. Le journal suit l'évolution de la maladie, avec ses

<sup>5</sup> Soit le jour même où Constant a découvert le « réduit » où elle vivait.

hauts et ses bas, il en décrit les symptômes physiques : les jambes gonflées, puis le corps enflé jusqu'à la poitrine, les douleurs terribles, enfin les progrès de la mort. Mais surtout, Constant s'étonne de l'influence que ce corps malade exerce sur l'âme de Mme Talma. Dans le journal de Guérin, il y avait occultation totale du corps au profit de l'âme ; ici, au contraire, c'est leur étrange corrélation qui retient l'attention de Constant :

Son caractère est presque en entier changé par la maladie. Elle est inquiète, minutieuse, avide. Pauvre femme ! Pauvre nature humaine ! Qu'est-ce que cette âme qui non seulement perd les moyens de se développer lorsque les organes s'affaiblissent, mais qui change d'inclinations et comme de nature morale ! Quelle liaison peut-il y avoir entre des qualités ou des défauts, comme l'avidité par exemple, et un mal physique ? C'est un phénomène plus étrange que la folie elle-même, qui pourrait n'être regardée que comme l'interruption de la communication de l'âme avec les organes ; mais ici c'est une autre âme qui naît pour ainsi [dire] à la place de l'ancienne (p. 218).

Une nouvelle Mme Talma, un nouvel être se donne à voir, irritable, dur avec ses domestiques, hautain avec une ancienne amie, calculateur, rapace – dans un environnement qui ne l'est d'ailleurs pas moins, ses proches se pressant autour d'elle, les uns pour essayer d'obtenir un testament en leur faveur, les autres pour conclure un achat en viager. « Il s'est opéré en elle une singulière révolution » (p. 231), écrit encore Constant, qui avoue avoir « bien besoin de [se] souvenir de ce qu'elle était pour l'aimer encore telle qu'elle est » (p. 232).

Mais ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que si cette âme est modifiée par la maladie du corps, elle semble paradoxalement gagner en vitalité, en force, alors même que le corps s'épuise et se dissout. Mme Talma « est vive, animée, presque forte, pleine d'humeur, d'une activité étonnante, parlant, écrivant, marchant, d'une dureté extrême, et toute occupée d'elle, de ce qu'elle mange, de sensations physiques, d'achats d'argenterie, de robes, de tous les détails minutieux de la vie » (p. 232). A la veille de sa mort, c'est toutefois la permanence de l'esprit qui frappe Benjamin : si le corps est à bout, si le caractère est altéré, les « facultés intellectuelles », elles, semblent demeurer intactes.

Au milieu des tristes soins que je lui rends, j'étudie la mort elle-même. Mme Talma a toutes ses facultés : elle a de l'esprit, de la mémoire, de la grâce, de la gaîté, la même vivacité dans ses opinions. Tout cela sera-t-il anéanti ! Elle n'a plus qu'un souffle de vie et l'on voit bien clairement que tout ce qu'elle a conservé de son âme n'est que gêné par sa faiblesse, mais pas du tout diminué intrinsèquement. Y aurait-il en nous quelque chose d'immortel ? Il est certain que si on prenait ce qui la fait penser, parler, rire, ce qui en elle est intelligent, ce qui est elle en un mot, ce pourquoi je l'ai aimée, et qu'on transportât cela dans un autre corps, tout cela revivrait. *Nothing is impaired*, et pourtant ses organes sont détruits, ses yeux peuvent à peine s'ouvrir, elle ne respire qu'avec effort, elle ne peut soulever le bras. Si cette faiblesse, cette dissolution ne porte aucune atteinte à sa partie intellectuelle, pourquoi la mort y porterait-elle atteinte, la mort qui n'est que le complément de cette faiblesse ? L'instrument faussé, et déjà demi-brisé, la laisse intérieurement tout à fait ce qu'elle était. Pourquoi l'instrument brisé complètement ne la laisserait-il pas telle ? Y a-t-il une partie de nous qui nous survive ? Je suis bien impartial dans la question : toute la série de mes idées d'habitude est contre, mais le spectacle de la mort me fait entrevoir des probabilités pour, dont je n'avais jusqu'ici nulle idée (p. 242).

Et la séparation entre l'intellectuel (le spirituel) et le physique semble se confirmer, dans l'agonie d'abord : « Deux minutes avant de mourir, elle indiquait de la voix et du geste ce qu'il fallait essayer. Qu'est-ce donc que cette intelligence qui ressemblait à un général vaincu donnant encore des ordres à une armée en déroute ? » ; devant le corps sans vie de Mme Talma ensuite : « Une bizarre, avide et sombre curiosité m'a conduit près de ce corps sans vie. Les yeux demi-fermés, la bouche ouverte, la tête renversée, les cheveux épars, les mains en contraction, plus d'expression douce, rien qui lui ressemblât ! Nue, et un quart d'heure avant sa mort, elle m'éloignait par pudeur ! sourde à tout le bruit qui se passait autour d'elle, et on ne faisait pas un mouvement qu'elle ne le suivît de ses faibles regards ! » (p. 245).

Mais aussitôt, Constant est ébranlé : la femme qu'il a observée durant ses derniers mois de vie, la femme malade qu'il décrivait et jugeait, ne correspondait pas à la « vraie » Mme Talma ; le corps et ses manifestations pathologiques occultaient l'âme authentique. D'où le rejet de ces pages du journal ; d'où l'interruption de ce deuxième journal lui-même, et le début d'un troisième, qui reprend, récrit les pages de 1804 et 1805, mais en *abrégé* ; c'est-à-dire avec le minimum de notations et le recours à des chiffres. Tout renvoi au corps de Mme Talma et aux altérations de son humeur disparaît alors. On ne rencontre plus que quelques notations sur son état : elle est bien mal, elle va mieux, elle est mourante ; ou des exclamations qui témoignent d'une empathie : « Malheureuse femme ! » ; « Mourante et plus aimable que jamais ».

Quel pourrait être alors le sens de ce journal abrégé, dans la perspective de mon sujet ? Il y a d'abord ce recours à des chiffres ; dix-sept au total, mais douze pour la période qui va jusqu'à la mort de Mme Talma. C'est la mise en avant mathématique des constantes de l'existence de Benjamin, de ce qu'il y a de permanent dans sa vie, de ce qui revient jour après jour sous diverses combinaisons : et j'opposerais cette permanence aux altérations que le corps a fait subir à la personne même de Mme Talma : réduire une vie à quelques chiffres, même s'ils sont contradictoires, c'est rechercher ce qui fait son unité à travers ses composantes essentielles. Et pour cela, il faut en écarter le corps, qui vient semer le trouble. Je remarque d'ailleurs que le chiffre 13, qui signifie « incertitude sur tout », n'apparaît dans le journal abrégé que le 15 juin 1805, soit un mois après la mort de Mme Talma : toute la période antérieure à ce décès a été réécrite en *équations* qui signifiaient la permanence, mais le doute vient se réinfiltrer malgré tout.

L'abrégé, je dirais aussi que c'est un squelette ; si la sexualité y apparaît encore, ce n'est plus qu'à travers ce chiffre 1, qui élimine toute description du corps de la « petite fille », qui la supprime même pour tout réduire simplement à une « jouissance physique » quasi mécanique. D'une tout autre façon que chez Guérin, le journal abrégé est aussi une négation du corps : du corps de l'autre, d'abord, mais pratiquement du sien aussi, qui se réduit à un « 1 » fréquemment répété.

Mais ce squelette, peu à peu, retrouve de la chair, le journal s'étoffe à nouveau au cours du temps, jusqu'à la crise de décembre 1807, qui correspond à la maladie de Charlotte, à la peur de la voir mourir par la faute même de Benjamin : et c'est l'interruption de ce troisième journal, qui n'était plus vraiment abrégé ; une interruption, un silence de trois ans et demi, avant le quatrième et dernier journal. A nouveau, le corps malade, et le trouble qu'il entraîne sur l'autre d'une part (ici à travers le délire de Charlotte) et sur soi d'autre part (un *moi* qu'on ne veut pas reconnaître, un moi injuste, cruel même) conduisent à l'interruption du journal.

Un corps qui en vient à miner le journal ; un journal qui doit ou veut nier le corps : il semble que la relation entre les deux ne soit guère simple, en cette première moitié de XIX<sup>e</sup> siècle. C'est sans doute, déjà, qu'elle n'est pas simple pour les auteurs dans leur vie même. Alain Girard<sup>6</sup> cite ces deux exclamations apparemment contradictoires, l'une de Joubert : « Vivre sans corps ! », l'autre de Kierkegaard : « Mais donnez-moi un corps ! » ; le premier souhaitant n'être que pur esprit, libéré du corps, le second à l'inverse rêvant d'échapper à l'excès de l'intellectualité.

Mais le journal participe du retrait et de l'intériorité ; il paraît normal qu'il entre en conflit avec un corps envisagé dans sa relation à l'extérieur, dans sa sensorialité et sa sensualité, dans tout ce qui l'insère au cœur du réel et le rend perméable à la douleur. Le journal intime peut donc être utilisé comme un « anti-corps », si l'on me passe l'expression ; il peut le devenir aussi à sa façon, avec le temps : être perçu comme un autre corps, qui s'édifie parallèlement au mien qui, lui, se délite. Je pourrais citer toutes les notes d'Amiel sur ce corps qui vieillit, se défait ; et alors les réactions ambiguës face aux pages du journal dont la taille ne cesse d'augmenter : son destin est de grandir tandis que je diminue ; il prend peu à peu ma place, me déloge ; je laisserai donc quelque chose après moi, mais en même temps ce quelque chose semble me pousser gentiment vers la tombe. Plus que ne le ferait un enfant, il me rappelle tout ce que j'ai vécu, il a tout le poids, le volume d'une existence qui s'enfonce dans le passé ; il est moi, et en même temps détaché de moi il a sa place à lui : il est un autre moi, tout prêt à prendre ce qui était ma place. Il est mon corps de papier, qui fera oublier mon corps réel, voué à disparaître.

Guy Poitry (Université de Genève)

---

<sup>6</sup> Alain Girard, *Le journal intime*, PUF, 2<sup>e</sup> éd., 1982, p. 508.